

MONTMORY



CRIÉE DE POÈMES

CRIÉE DE POÈMES

Pierre Marcel Montmory

- trouveur -

Pierre Marcel Montmory Éditeur
2019 ISBN 978-2-924985-54-0

DIHYA

Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

La mer épique roule ses hanches d'écume
Dihya chante en elle pour ne pas pleurer
Les ruines où son cœur dormant est enterré
Dans les cendres chaudes des nuits d'amertume

Le souffle d'Éole la porte sur son aile
Je voudrais mais ne peux marcher avec elle
Sur le sol de mes étés je gémissais blessé
Mes gardiens ont le visage noir fumée

L'eau salée de toutes les larmes de pluie
Laveront-elles toutes les blessures du jour
Dans le ciel rouge les étoiles brillent pour
La fin des fins blêmes tout au fond de la nuit

Dihya courbée sur sa marche franchit l'horizon
Le vent dans son voile lui chante une chanson
Berceuse pour celles qui sont déjà veuves
Et de guerre et de terribles épreuves

Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

POUR TE DIRE

Quand j'irai chez toi je sourirai
Et tu ouvriras grand ta porte quand
Seulement tu entendras ce que
Nous sommes vingt années de rêves

Je voudrai te dire que je t'aime
Mais tu es si loin, courageuse,
Les blés s'ouvrent à ma porte
Nous sommes vingt années de rêves

Tu grandiras aux bords abîmés de mon corps.
Forgé par les souvenirs un visage se noie
Une route au-dessus des nuages rouges
Nous sommes vingt années de rêves

Qui a dit que nous nous rencontrerons
Au milieu des pierres tu es l'oasis
Une route au-dessus des nuages rouges
Ton regard sur le mien et ces pensées sur mon corps

Tu sculpteras la colline aux vents qui s'offre
Et l'homme dit que sur la pierre il a soif
Son regard sur le tien et ces pensées sur ton corps
Une route au-dessus des nuages rouges

Les pierres des maisons ressemblent à tes mains
Tu es le soleil dans mes cheveux blancs
Et quand tu vois la neige s'éteindre
Tu dessines des soleils dans le gris des poèmes

Je prendrai le temps pour te dire
Nous nous élèverons en aéroplane
Tous au-dessus des villes ma ville bleue
Dessine des soleils dans le gris des poèmes

Nous prendrons le temps de vivre deux fois
Avec les pierres de l'amour, l'eau des collines
Une route au-dessus des nuages rouges
Dessine des soleils dans le gris des poèmes

DIS-MOI

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Devant le poème si tu vois ce qui est
Présent et caché sous son masque
Un naufragé volontaire
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Sur une île de silence si tu regardes bien
Une paix à peine née
Un vieil enfant
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Entre deux soupirs entends-tu
Les bruits du monde
Une mort annoncée
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Poignée de grains dans la main du semeur
Dans le sillon de la plume
Ton contentement
Dis-moi si tu fais ton bonheur

D'un chant d'oiseau d'un vol de vent
Accroches-tu les étoiles
Dans le ciel de ta tête
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un gémissement de moineau d'un cri d'enfant
Dans la poitrine d'un humain
Dans la cage de tes mains
Je te dirai alors le malheur des sans nom
L'aigreur de n'avoir pas
Un ami qui ne soit pas moi
Un trésor sur qui veiller

N'écris pas pour passer le temps

N'écris pas pour passer le temps
Ne joue pas au poète

Le poète ne joue pas et n'écrit pas pour passer le temps.

Le jeu est vicieux et le temps arrogant

Le peintre ne décore pas la vie
La vie est son décor

Le danseur ne fait pas le beau
Le beau le torture affreusement

Le musicien ne distrait pas longtemps
Le silence mortel le rattrape

L'interprète obéit à un génie
Quand les muses l'inquiètent

L'écrivain recopie des images muettes
Et des paroles murmurées

N'écris pas pour passer le temps
Ne joue pas au poète

Si tu n'entends rien reste sourd
L'expression est au sentiment

Creuse profond la terre
Au fond sont les tourments

Et si ton geste est utile
Jaillira une lumière

Du savoir garde le fanal
Emploie-le pour le bien

Tu feras le pain
Avec la farine de chacun

Tu feras l'oiseau
Si on te donne des ailes

LE POÈTE EST UN GÉANT

Le poète est un géant
Pour les petits et les grands
Il ne fait sa cour qu'à sa muse
Et pour l'amour de lui et d'elle
Les oiseaux mangent dans sa main
Et il trouve la ruse
Pour écrire ses quatrains
Qui au temps donne des ailes
Pour éloigner le méchant
Le poète est un géant
Le poète est un géant
Amoureux de la vie
Il charme les humains
Avec son cœur et ses yeux
Sa voix qui porte le feu
Pour éclairer les nuits
Il fait la poésie
Les lignes de la main
Pour les grands et les petits
Le poète est un géant

Le poète est un géant
Il soigne l'enfant
Qui a mal grandi
Et il berce les parents
Travailleurs appauvris
Par trop de chagrin
Et pas assez de pain
Et pour tous il crie
Et la beauté il défend
Le poète est un géant
Le poète est un enfant
Qui a bien grandi
Orphelin de tout
Il a vécu sans le sou
Liberté est sa mère
Amour est son père
Les riches sont jaloux
De ce mendiant prospère
De ce petit encombrant
Le poète est un géant
Qui se cache des gens
Quand il ne chante pas
C'est qu'il ne trouve pas

Qu'il a besoin d'aide
De sa muse et de ses ruses
Pour venir ici
Où on ne l'attend pas
Le poète est étonnant
Le poète est un géant

Ô, MA TERRE

Combien de travailleurs
Ont brûlé leurs heures
Pour que vive la flamme
Du pétrole qui damne
Combien de peine
Charge les épaules
Des pauvres bohèmes
Qui errent entre deux pôles
Où les vents de fumée
Noirs comme les enfers
Traînent leurs chaînes
Sur la terre condamnée
Le soleil disparu
Les nuages obtus
Brisent la lumière
L'esprit confondu
La Lune triste
Des visages pâlis
Des poètes interdits

Prisonniers du schiste
Que la force réclame
Pour nourrir le capital
Monstre sans âme
Ennemi fatal
Des fleurs et des rosées
De l'aube et des étés
Une grande faux
Déchiquette les oiseaux
Ô mère ma terre
Qui tant a souffert
Tu pleures dans le ciel
Des larmes de sel
Car les hommes fous
Redevenus bêtes
Frappent ta tête
Avec le fer des clous
Me voici orphelin
Mes frères animaux
Mes amis floraux
Meurent au matin
Dans l'angélus sombre
Le tourment des jours
Où peine mon amour
Dans un trou d'ombre
Ma chère planète
Exilée et seulette
Porte sur son dos
Le choc de mes os
La vie
N'éclot plus ses graines
Dans le chant des plaines
L'Humanité s'est éteinte

LA MER S'EST RETIRÉE

On dit que je suis triste

Mais personne ne voit mon cœur

Ni ne connaît ma vraie sœur

La joie qui fait l'artiste

La mer s'est retirée

Elle n'enfantera pas

De nouvelles vagues

Le ciel ennuagé

Ne peut rien me cacher

Tu reviendras

Le vent folâtre joue

Sur la plage perdue

Mes mots pleuvent à sec

Montagne rend l'écho

De mes pas échoués

Sur ta robe sable

Syrie tu plaisantes

Je viens au rendez-vous

Verse ton lait accueille-moi

Je suis si fatigué

De porter mon chagrin

Que mes jambes tremblent

Au seuil de ta porte

Tes bras m'habilleront

De fierté retrouvée

Ô ma sœur syrienne
Je rirai tout mon saoul
Quand tu m'apercevras

Des cris déchirent l'air
Les mouettes de l'exil
Me réveillent ici

Un nuage passe
Ta beauté me frôle
J'ouvre mes bras vers toi

La mer s'est retirée
Elle n'enfantera pas
De nouvelles vagues

LE PAYS DE CLIO

Je suis tombé dans son piège
La muse de l'île inconnue
Qui tombe le génie de son siècle
Lui offrant sa gorge nue

Elle chantait une mélodie
Un doux sortilège
Qui changea ma sagesse
En divine paresse

J'accostai à sa rive
Apporté par les vagues
La peau de sa main adoucie par le sable des tempêtes
Caressa ma joue barbue d'écume et mes cheveux
d'algues

Ô, mer ouverte sur tous les horizons
Sur cette terre je trouvai une prison
Où je ne pouvais renaître
Que sous compromission

Les bras de la muse étaient alertes
Sa voix semblait crier peut-être
Mais c'était Clio qui parlait sûrement
Pour m'imposer son plus doux châtement

Couronne de laurier sur sa tête dorée
Le Soleil la peignait comme un trophée
Et son souffle dans sa trompette enchantée
Poussait ma barque sur ses rochers

Elle me délivra de mon naufrage
Comme une pierre soustraite au rocher
J'étais dans ses mains à sa merci
Elle fit de moi le meilleur ami

J'étais son butin, sa création
Je butinais sa lumière
Comme une fleur primevère
Ma jeunesse brûlait pour elle

Elle, le vent et les aubes,
M'ont pétri bonne argile
Épurée des fonds indociles
D'où était né mon ressentiment

Sur cette île au Levant
Je suis né enfant
Et suis resté trop longtemps
À écouter son cœur charmant

SUR LA ROUTE

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

Sur la route où tu ruisselles

Tu es ma pie pucelle

Douce effusion

Douce invention

Douce évolution

Du système de rêves

Rêve !

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

Rouge et rose tu te reposes

Mais te connaître je n'ose

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

N'oublie pas que tu es ma fille

Même si tu t'en vas au travers

Des trous de mon cœur

ARCHIPEL

L'Homme est un archipel
Comme comme comme
Le soleil construit son île
Touche ma main pour la première fois
Mes yeux nés après ta bouche

L'Homme est un archipel
Comme comme comme
La chapelle belle de celle
Qui joue de tout elle jouit
La flûte s'avance dans le soir danse
Voyez-vous le cinéma que l'on donne
Les papillons s'accrochent au ciel

L'Homme est un archipel
Quand il rencontre quelqu'un
Sur la route des enfants
Sous le ciel avec celle qui s'appelle
Archipel

HUMAINE DESTINÉE

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

Nous serons plus nombreux que les nuages
Poussés par les vents qui transportent nos messages
Nous chanterons dans nos têtes aux murs du silence
Les litanies muettes qui ont mérité les potences

Nous serons gorge sèche dans les sillons du sable
Pour semer graines de colère et larmes de sang
Et nos jeunesses en lambeaux se traînant
Balanceront leurs rires rouillés à l'ineffable

Terre rendue à l'acier plombant les murs
Nous ne pouvons plus même un murmure
Et la force des lâches nous oppresse
Nous n'avons que la vie pour seule maîtresse

Alors en un bouquet fraternel nous nous offrons
Pour vaincre l'injuste sort fait à Cupidon
Pour réparer l'offense à la beauté de Ninon
Nous marchons solitaires sous le même nom

Nous sommes la somme de nos chemins humains
Plus nombreux que les roses et autant que les fleurs
À veiller pour le lendemain, vaillants de cœur,
À battre le blé des récoltes de nos deux mains

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

LES AMOUREUX

Les amoureux sont libres

Comme les oiseaux hors les cages

Les amis partagent l'amitié

Les amoureux sont sages

Comme les poissons dans la mer

Ils aiment sans faute

Les amoureux vous accueillent

Comme une terre tendre à fouler

Ils sèment les graines de l'amour

Les amoureux dialoguent

Comme le vent embrasse

Avec la langue de l'amour

Les amoureux vous remercient

Comme la joie enfantine

Rit pour un rien qui fait joli

LA PIERRE SANS NOM

Le vent d'éternité use la pierre dans le sable des vanités.

Poussières devenues vent jalourent les durs rochers.

L'eau de la bouche caresse l'instant envieux des mots ciselés au fronton des monuments.

L'humain n'a qu'une main pour humer l'écume de sa vie.

Et toutes les pierres nommées roulent entre les rochers indifférents et le mépris du sable.

Exilé involontaire sur la planète Terre : comme une pierre anonyme, le silence de la destinée se trouve à l'intérieur de cette île, le plus beau pays dans l'Univers.

Pierre précieuse, joyau unique, le cœur du pays où il fait si bon de vivre, où toute parole est bonne prise à sa source.

Une pierre sans nom qui prend le monde pour habit de voyage.

Peu importe le rocher de son départ, la pierre est un morceau d'étoile dans le lit du rêveur.

Aux matins de l'éveillé, la route, la maison et la tombe, ou peut-être bien une fronde.

Pierre taillée par la langue pour trouver l'écriture, l'anonyme signe son passage à l'éternité.

Et si la pierre rejoint l'abîme, une autre se présente à portée de la main de l'égaré.

Et toutes les pierres du voyage faites pour la durée sont dépassées par les vents tournants de la destinée.

Passant, fabrique des haltes imaginaires pour y déposer des vanités !

La pierre n'est pas mensongère, elle n'est qu'une pierre, un banal caillou dans le soulier d'un humain souffrant, en marche, et venu sur la Terre visiter ses territoires d'exil.

Un humain qui a pour vivre, les sens allumés et la raison brûlante; et il ne lui reste du voyage que le sentiment profond de la joie d'être aimé, pour rien.

Une pierre dans la main d'un humain devient une pierre nommée.

Un humain sans pierre n'a jamais échoué sur les rives de l'entendement.

Un humain sans pierre n'a jamais roulé jusqu'à la tombe.

Être une pierre sans nom et avoir le vent pour soi, voilà toute joie.

Et me voici ! Suis-je venu pour rien ? Suis-je aimé sans raison ? Perdu sans intérêts ?

Pierre, y es-tu ?

PAIX

J'ai mis le drapeau en charpie
Pour essuyer la sueur des peines
Et le sang des blessures
Puis j'ai jeté ce passé trop présent
Au vent pesant des pierres
Et puis l'eau des sources perpétuelles
A rendu les chiffons boueux des hommes
Immaculés comme le visage de la Paix
D'un jour blanc inconnu
La Paix n'était qu'une trêve
Sous l'étendard du ciel
L'Humanité inspirait
L'humilité aux étoiles

JE PARLE

Je parle comme on fait le pain
A moudre le grain
Et mélanger l'eau
La farine et le sel

Je parle comme on naît le matin
A coudre la paix
Et l'ourlet des yeux
Le chagrin de la nuit

Je parle comme un dessin
Au crayon sur la peau
A l'encre dans mon cœur
La tête en forme de chapeau

Je parle comme on peint un tableau
La toile sur le cadre
S'ennuie de l'ennui
A feindre des pinceaux

Je parle comme j'écris ton nom
La langue crisse et tu devises
Et je parle comme un livre

Le silence parle tout seul
Et je parle comme je sais me taire
Comme la foudre éclaire
La terre et ne dit rien

Je parle comme un cheval au trot
Je passe sur des chemins sur les sanglots
J'accroche ma monture à une barque
Je dis mot tu dis allo

Mais je parle d'en haut sur le pont
Je tire mon filet mon bateau
Et j'arrive à toi qui t'en allas
En avion en auto au galop

Je parle au cheval à l'eau au feu
À l'orage à la paix de l'ombre
Je parlerai de nouveau

L'ÉTERNITÉ TANT ATTENDUE

Les chevaliers courtisent les dames
Par respect pour l'éternité
Les dames cachent de la main
Le sein du Graal caressé

Par les chemins les preux en allé
Armés de vœux pieux et de roses
Conquièreurent avec la seule volonté
Des cœurs alanguis à la pose

Quand ils découvrent Jérusalem
Repus d'aventures et de fables
Dans son temple ils se mettent à table
Elle chante la muse qui les aime

Terre promise patiente fiancée
Accueille en son sain argile
Les promesses les plus fragiles
Comme les roses déjà fanées

Esther de Babylone sur son suaire a marché
Mardochée l'a délivrée de son long exil
Et Kleb le mendiant de Paris les a chantés
Et Dihya leur offrit un bouquet de bruyère

Chevaliers ou manants amateurs de beauté
Courrent les chemins pour une poignée de blé

Et leur cœur de bonheur n'est satisfait
Que de boire à la coupe le vin parfait

Si toutes les muses pouvaient chanter
Le génie courant les rues des cités
Je n'aurais pas eu la peine ni la pitié
De dire ce qui me tient ici éveillé

Car pour pouvoir être de mon temps
Il me faut régler l'horloge sévère
Sur les gestes du travail des amants
Qui font la pose sur les barrières

Sans hiver il n'y a pas de repos bienfaisant
De la terre renaît la jeunesse du printemps
Les étés flamboyants les révoltes claires
Et à l'automne les récoltes prospères

L'éternité tant attendue ne vient
Que si le cœur sait son repos
Dans le silence entre deux refrains
À l'habitude de vivre sans défaut

Ô, MES AMIS !

Ils exposent à tous les néants la terreur crue.
Le corps déchiré des suppliciés l'horreur nue.

Ils interdisent la contemplation de la poitrine joufflue
de la mère du monde avec ses tétons mielleux.
Ils condamnent l'insolente beauté de la création et ses
poètes enfants de la liberté nés amoureux.

Ils mettent en cage l'oiseau généreux chanteur des
louanges à l'éternel.
Ils attachent les bras de la Terre berceuse de la vie et
allument des buchers pour les ritournelles.

Ils coupent le lien sacré des corps et attisent les
désirs avec des idoles afin de vendre leurs promesses.
Ils ont le ventre plein de lard des porcs de
l'innommable et profitent de l'humaine détresse.

Les salauds et les salopes de la bestialité légalisée
vendent les produits de la violence.
Et les artistes soumis à ces maîtres travaillent à la
propagande et créent l'ambiance.

Ainsi va le monde qui n'en finit pas de finir de lui-
même sans déranger l'éternel vagabond.
Qui sur des vagues fait des bonds et espère en la vie
son unique épouse sans fortune ni façon.

La vie et moi, nous sommes arrivés depuis toujours et
dérangeons les pierres muettes et les ronces.
Nous sommes pays en exil sur la planète humanitaire
où je me questionne et invente les réponses.

Là-bas, entre les pierres des murs, les sources
emprisonnées comptent les jours.
Ici l'éternité ne cesse de faire naître des oiseaux qui
chantent pour chanter toujours.

Maintenant dans mes mains le silence blanc de ma
destinée muette je tremble de joie.
Car demain sera roi si je n'y arrive jamais en
attendant après l'horloge des lois.

Cœur sur la main épée au bras je vais par les mondes
exploiter le riche et faire travailler le pauvre.
Car cette vie est ma seule vacance avant de travailler
avec les vers pleins pour l'éternité sauve.

Tant que ma bouteille se remplit de mon sang je bois
à la treille des bons moments.
Et je baise ma mie follement dans les fourrés à l'abri
des regards indiscrets des manants.

Ils voulaient la guerre mais n'ont pas eu mon bras
pour courroucer leurs émois.
Ils voulaient me vendre mais n'ont eu que du bois
sans sève le cœur froid.

Mes derniers mots avant de reprendre ma route dire
adieu aux banqueroutes.
Mon premier mot mon premier pas sera pour celle
pour qui jamais je doute.

Ô, mes amis !

QUATRAINS POUR UN SEUL

Le poème riche du jour pour un amour
L'infini pauvre travaille où que j'aïlle
Trouve vrai l'aimé jamais las et qui m'aïlle
Une Lune pour un Soleil à chaque tour

La Terre a rendez-vous avec le Ciel
Les mers bercent le cœur de nos îles agitées
Les nuages rafraîchissent les exilés
Gouttes de pluie sont providentielles

Les mouettes criardes annoncent tempêtes
Marins agiles possèdent les horizons
Paysan sur son araire trace des quêtes
Nomade improvise cette oraison
Poème riche de nuit pour les amoureux
Jeu du feu des lanternes de l'espérance
L'ombre n'attend pas le poète langoureux
Travailleur de la paix courtise sa chance

LA FARANDOLE DES PETITS HUMAINS

Ce matin est né le poème
Le fruit inattendu du je t'aime
Je le porte dans mes bras
Nous parlons cœur à cœur

Chaque fois que je veux atteindre la lumière
Je butte sur l'ombre et chaque fois je recommence
À décrire l'épaisse noirceur
Le noir humain la suie des larmes

Et au lever du jour seulement
J'atteins ta rive ton flanc de colline
Où tu roules notre bébé, et tes rires
Le lever du Soleil dans tes cheveux

Ce poème que je cale dans mes mains
Tu le portes tout ton chemin
Du ciel à la terre et de la mer à l'air
Ta hanche tangue sur mes rives

Les corbeaux le jour déchirent de leur cri
Le silence entendu des mal-pris
Mais dans son vol coquet la corneille
Rit en sautillant sur les branches fleuries

Non je ne rêve pas allongé sur la terre
Reposant mes reins après le dur labeur
Dans mes bras je lève le bonheur
Tandis que tu nourris la terre promise

Les nuages là-bas font mauvaise mine
Avec les vents ils détournent la bise
Et je dois bondir hors de ma couche
Pour affaler les voiles devant la force

La force se fatigue et la douce lumière réapparaît
Sur le beau visage de celle qui songe
L'ombre de mes baisers rafraîchit
La brûlure des baisers et l'eau des sources

Maman le poème dit maman
Et papa qui suit récolte le printemps
Qu'à nos portes depuis jadis il dépose
Les rimes et le pain qu'on enfourne

Tous les matins naissent poèmes
Les bénis et les sans noms
Les avoir tout et les sans rien
La farandole des petits humains

MON HISTOIRE

Mon histoire est celle d'un nomade millionnaire qui a vagabondé sur la Terre où ses pieds ont tassé le sable, la boue, et les pierres et le goudron des chaussées. Sur la Terre où il s'est imprégné de vents qui lui ont mis des sons dans sa voix. Sur la Terre où le Soleil a coloré son teint des couleurs de l'arc en ciel. Sur la Terre où il a mouillé son drap de peau à toutes les sources de l'eau. Sur la Terre où la flamme du feu a éclairé ses nuits et réchauffé son corps nu.

Ma patrie est cette île de terre hospitalière où je peux vivre mon exil dans l'immensité de l'Univers avec la flore et la faune comme un jardin où je prends la nourriture qui restaure mes forces durant mon errance.

Quand je trouvais au même endroit tout ce qui satisfaisait mes besoins j'ai rassemblé ma famille autour de moi, et les autres et moi nous nous sommes mis à nous ressembler, à force de boire la même eau, de nous baigner dans la même lumière, de partager la douceur de nos peaux et la rudesse de nos bras.

Quand la famille est devenue grosse elle enfantait un monde nouveau au milieu de la nature, les pierres

sédentaires étaient empilées et des murs étaient érigés jusqu'au ciel à tel point qu'on ne voyait plus le Soleil le jour, ni la Lune la nuit. Nous nous sommes arrêtés si longtemps que nos pieds se sont enfoncés tels des racines dans le sol.

Nous ne marchions plus et nos corps s'affaiblissaient parce que nous avons mis toutes nos forces dans des murs.

Nous étions à nouveau nus mais cette fois ce n'était pas en pleine terre roulant dans le flot du ciel étoilé mais dans un tombeau de pierres.

Alors nous nous sommes regardés dans le miroir de nos yeux, nos yeux noircis par le désespoir, et nous avons pressé nos cœurs jusqu'à ce que la bile noire nous aveugle, et nos bras mous se sont noués autour de nos cous, et nous nous sommes privé du souffle de vie qui restait accroché au dernier rayon de Soleil, noyé dans notre dernier clair de Lune, au fond d'un désert.

Pierre sur pierre nous avons bâtis notre désespoir, à vouloir arrêter la course du temps, dans le roulis d'une planète qui ne supporte longtemps l'espérance, qu'avec les aventuriers qui vont à pieds, comme de modestes pèlerins, flânant d'un pôle à l'autre, parmi le vivant, tout le vivant, incompréhensible au désir de posséder une seule miette de cet unique continent. Ce pays unique roulant son carrosse dans l'écrin du ciel étoilé, pour y accrocher des rêves d'oisifs qui s'occupent à vivre.

ROMANCE

Y' ah ! Tu cherches ta maison
Mais il faut courir pour la moisson
Accroche calendrier tes bottes de son
Le travail inutile dort au fond

Y' ah ! Demain tu seras roi
Si aujourd'hui tu rompes la loi
Avec ou sans les reines de joie
Qui fabriquent des pains de bois

Y' ah ! Change la semaine avec dimanche
Et sous la tonnelle roule tes hanches
Avec Émilie l'oiseau sur la branche
Tu chanteras l'ivraie et la romance

Y' ah ! Prends garde les gardes te cherchent
Aujourd'hui laisse ta ligne, dépêche !
Les lettres arrivent et le facteur sèche
À la corde les nœuds de la dèche

Y' ah ! Bientôt tu vas comprendre
Qu'à l'arbre druze il faut te pendre
Et les souvenirs sous tes pieds rendre
À la veuve de terre se rendre

Y' ah ! Et là-haut sous les figuiers
Le luth de barbarie en chantier
Un artisan que tu avais oublié
Travaille en habit de chiffonnier

Y' ah ! Tu chantes et tu joues
Et tu dances la ronde des fous
Qui pour un peu d'ail et de sous
Vont se faire pendre à la roue

Y' ah ! Ta chance a tourné
Et le boulanger pétrit sa fournée
Et toi malheureux mal tourné
Tu ris comme on rit la journée

FARANDOLE

Nous dansons la main dans la main du vent
Nous tirons tout le vin des mots écrits
L'amertume et le sucre des fruits
Comme l'humain qui crie toute sa vie

Nous vivants chantons tous dans le chant doux de
l'aube
Nos yeux s'ouvrent à la lumière voient
L'ombre des objets et la mort qui renaude
La flore et la faune se mettent en croix

Nous respirons insouciantes l'air sournois
Nous buvons l'eau où nos chagrins se noient
Et notre marche creuse la terre pour soi
Nous dansons la main dans la main du vent

LA VÉRITÉ

La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu'use le grain de sable nombreux et tenace

Le vent polisson soulève son voile pudique
La lumière disperse les ombres du doute
Le matin jusqu'au soir montre la route
D'une femme seule dans la rumeur publique

La vérité reste vierge malgré tous
Les rêves des amants qui la courtisent en vain
Même les meilleurs d'entre eux la frôlent en chemin
Elle leur échappe au premier rendez-vous

La vérité est une garce qui rend fou
Les plus braves prétendent à sa robe floue
Perdent la tête usent toute leur astuce
Sans jamais la marier fiancés pas plus

La vérité est une promesse pas un dû
Et même s'il elle nous excite à danser nue
Elle ne court pas à la vue de tous dans la rue
La vérité cache ses secrets d'ingénue

Parfois on voudrait la garder pour soi tout seul
L'habiller de nos haillons la vêtir de soie
Mais elle est courtisane de bon aloi pas veule
Nous laisse dans le décor et nous plante là

La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu'usent les grains de sable nombreux et tenaces

JASMIN BLUES

Tu me fais pleurer
Le bleu de tes yeux
Ton regard de noyée
Méditerranée

Tu me fais rire
Ta bouche rouge d'aimer
Et soudaine muette
Comme l'aube

Tu me fais penser
Au blanc de tes murs
Au silence indifférent
À ta voix d'or

Tu me fais danser
Cœur africain
Corne de Rêve
La nuit ne tombe

Tu me fais grandir
Dans ton hospitalité
Au fond de tes jungles
Tu t'es construit un toit

Tu me fais envie
Quand tu luttas
Contre barbarie
Contre l'oubli

Bien des paroles
Portées par le Sirocco
Tu m'inviteras
À flâner sur tes chemins

Et à trinquer à l'amitié
Nous serons égaux
Du même quartier
De la Terre !

UNE COLOMBE

Une colombe

Aux joues roses

Balance ses hanches

Sur le trottoir

Une colombe

En feu

Déblaie la ruine

Des maisons

Une colombe

Drapée d'odeurs

Joue à la rose

Des fontaines

VIENS DANSER

Viens danser petit

Tu chantes gazelle

Le parfum des pierres

Un rossignol chantait

Faire semblant
Faire du rouge
Faire l'oiseau

Viens danser petit
Tu chantes gazelle
Le parfum des pierres
Un rossignol chantait

Picoler le vin mûr
Picoter le pain dur
Vivre l'amour
Et l'eau de la route

Viens danser petit
Tu chantes gazelle
Le parfum des pierres
Un rossignol chantait

MÉLO DUO

Quand les bruits de la ville
Auront cessé d'crier
Je partirai
Mon amant s'est enfui
Je n'ai plus d'appétit
Je pleure sans larme
Quand le soleil brillera
Que le ciel sera beau
J'vais m'en aller
Mon amant est venu
Et je l'ai embrassé
Je ris sans arme
Quand la nuit aura passé
Que mon enfant s'éveillera
Nous partirons
Mon amour est aimant
Il m'attire contre lui
Je reste là
Pour faire une chanson
Il faut chercher la rime
Je trouverai
Mon amant s'est enfui
Je n'ai plus d'appétit
Je pleure sans larme

PARTIR

mon coeur voudrait rester
mais je dois partir
partir pour fuir
l'habitude
partir pour cueillir
la solitude
quand ton coeur veut me suivre
et que tu dois rester
rester par devoir
être soumis(e)
rester pour veiller
des fantômes
quand il n'y a plus rien à faire
qu'à rester immobile
sans arrêt la terre
ensevelit nos rêves
quand la lutte est l'ouvrage
tu peux rester longtemps
c'est un peu d'éternité qui s'envole
quand je voudrais que tu restes
et que tu dois partir
pars
aie confiance
et surtout n'oublies pas
que tu es bon(ne)

AU GRENIER DES SOURCES

Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse
Au chariot inconsolé
Sur le pré
Le paysan traîne sa peine
Le soleil consolé
Huit fois par semaine
Le dimanche un dimanche
C'est un peu le même
Qui tire sa veste
Et frotte ses paumes durcies
Aux cales de la faim
Il cercle son travail
Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse
Au chariot inconsolé
La drille des bergers
A l'eau tout mon saoul
Je bois une gorgée d'air
A l'Étoile Polaire
D'épeler les vers
Au poète sans nom
De marier Filoche et Chiffon

36 RAISONS DE BOUGER

Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger

Avec ou sans papier
Je déménage sans arrêt
Les autres m'ignorent
Et font de moi l'inexistant
Je n'ai pas de profil reconnu
Ni drapeau ni signe ostensible
Je ne suis pas invité
Les cultures sont clôturées
Les familles sont égoïstes
Les croyances des prisons
La malchance une punition
On m'éloigne d'un regard
Étranger aux étrangers
Je suis l'oublié
Orphelin de tous
Je parle tout seul
À moi qui suis en paix
Je souhaite le bonjour
Je m'invite à la joie
Content de moi
Tant pis pour vous
Les absents ont tort
Qui m'aime ne me suit
Mais marche à mes côtés
Solitude à mon bras
Je m'offre à connaître
À qui me quitte heureux
Le monde que j'ai connu
Y a même du Soleil
Même qu'il a plu
Je suis l'oublié
Les yeux mouillés
Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger

QUOI ?

Mon gilet en loques je vais par les chaussées
Voir mes bons compagnons de qui on se moque
Le goût du pain ne fait pas la différence
Entre le juge et la mauvaise pitance

Et les biens nantis et l'horrible malchance
Qui nous fait gémir et insulter l'époque
Nous les inconnus des gilets en loques
Vivants sans possession qu'avec l'endurance

Ils me mettront en dedans comme Nelligan*
Les gens normaux haïssent les désespérés
Être trop ceci n'avoir pas assez de cela
Les gens sont biens avec juste tout ce qu'il faut

Ils me pendront à la une de leur journal
Je suis un malfaiteur sans classe sociale
Je jouis de toutes les belles animales
Seules me regretteront les vraies vestales

Car n'est péché que le poisson que la mer a jeté
Dans le filet du pêcheur au cœur bien hameçonné
Qui vit sur les rives des pays aux rochers édentés
Déchire sa coque de chairs naufragées dans Léthé

Mon gilet en loques je vais par les chaussées
Voir mes bons compagnons de qui on se moque
Le goût du pain ne fait pas la différence
Entre le juge et la mauvaise pitance

**Nelligan : poète savant, canadien, enfermé par les gens biens*

ON VIT COMME ON PEUT

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre
Pis l'on fera tout avec ce qu'on ramasse
Des brins de pluie des chagrins des miettes de pain
Des fleurs avec des mots une joie avec rien
Pauvreté a ses richesses qu'on entasse
Pis au jour dit à l'heure grave on dira oui
J'accepte mon renvoi c'est mon tour de savoir
D'où que je viens pour faire une bon' histoire
Et mes amis me verront partir l'air surpris
Et c'est où qu'on s'en va quand on a plus de nom
Dans le cœur d'mes amis j'serai au paradis
On parlera de moi à l'imparfait : « C'tait lui !
Parfois injuste mais souvent il était bon ».
Oh, je regrette mon arrivée dans cett' boue
Je suis tombé des grandes eaux de ma mère
Et mon père me releva me mit debout
Mes yeux frais ouverts contemplaient le mystère
J'ai bu le lait des jours et des nuits l'alcool
Poète j'étais savant sachant mon très peu
Suffisant pour errer autour de l'école
Me méfiant des ordres et des appels au feu
Je survivrai à ma mort tant j'aurai vécu
Donnant mon poème à la science innée
Des amis avec qui je parle à voix nue

Sans contrat je tiens parole à l'amitié
Bel ouvrage ou je préfère ne rien faire
La terre et l'eau contiennent mes beaux reflets
Et le Soleil et les vents seront mes seuls regrets
La mort n'a point d'horizon ni rien à faire
Je prépare mon départ et mes arrivées
En chemin au hasard remplis mes valises
Pour offrir mes trouvailles là où ils lisent
Les visages nouveaux des pays à charmer
On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

LES SOLDATS

Les soldats sont des humains qui meurent pour rien
Déserteurs vivent pour vivre amis du bien
Leur seul pays est grand comme le drap de leur peau
Et les femmes les préfèrent vivants et beaux

L'amour jamais mort, la muse jamais ne dort
Les poètes connaissent tous le goût du pain
Et les roses piquantes valent plus que l'or
Car recevoir un baiser fait toujours du bien

Plutôt mourir que devenir un assassin
Car la vie est la seule cause des humains
Le parti des vivants est élu au grand jour
Le parti du néant ne connaît pas l'amour

Les monuments aux morts ont la peau très dure
Et les chants des partisans sont tous trop tristes
La vie tête son lait aux mamelons bien mûrs
Tandis que les soldats morts quittent la piste

Les soldats sont des humains qui meurent pour rien
Déserteurs vivent pour vivre amis du bien
Leur seul pays est grand comme le drap de leur peau
Et les femmes les préfèrent vivants et beaux

Nous réapprenons l'errance des premiers
vagabonds, la flânerie du nomade, avec, pour seule
frontière, le ciel, où on irait, peut-être. Alors, si nous
ne voulons plus nous sentir seul dans la multitude,
l'étreinte est seul devoir d'hospitalité dans les mondes
caducs des servitudes. Le migrant salue l'amour s'il ne
veut être emporté par la vague. L'identité n'est plus
qu'une police qui tue. L'humain n'a qu'une main pour
joindre l'Humanité. N'est en péril que la clôture des
cultures, la laideur des murs, le visage chafouin de la
morale.

ÉMIGRÉS

Nos pays sont construits sur des anciens pays
Oui nous sommes tous des émigrés en route
Toujours nous-mêmes étrangers aux étrangers
Dans des pays nouveaux établis sous la voûte

Du ciel on peut voir tous les chemins les traces
Nos souliers tournant la Terre jamais lasse
Nous faisons de nos haltes des certitudes
Tandis que la marche reste l'habitude

On fuit misère et cherche l'aventure
Il nous faut lutter contre les vents contrariants
Faire reculer les horizons malveillants
Et trouver hospitalière nourriture

L'amicale attente nous égalise
Arrivés là nous défaisons nos valises
Remercions l'hôte poli recevant nos dons
Pour cultiver terre promise travaillons

LES MARCHEURS

Avant et après c'est toujours la misère
Après comme avant encor' la galère
Nous marchons sur tous les sentiers de la guerre
Et pour que tous les riches oisifs prospèrent

Nous marchons la nuit armée de pauvres hères
Entre les murs éternels propriétaires
Pour une poignée de dollars faisons la guerr'
Le crime paie pour celui qui sait y faire

On nous distribue l'espoir avec les fusils
Nous crédite une place au Paradis
Et le bonheur véritable sauvagerie
Sur tous les écrans délirants au ciel la nuit

Jamais on entend de nous une plaint' un cri
Et nous nous agenouillons couillons sans un bruit
Pour recevoir salaire l'au-delà bénit
Et les religieux prêchent leurs poisons précis

Pour nous endormir rien ne vaut que la peine
De l'effort à donner notre force de vie
À l'envie des patrons qui pour leur comédie
Nous font construire des lieux de peines

Et nous chantons des hymnes à la liberté
Et les pierres des murs paraissent étonnées
De nous voir joyeux nous divertir enchaînés
Quand le vrai ciel dans nos regards s'est absenté

Qui maintenant pleure quelque part qui entend
Le vent galopant dans les draps du ciel bleu blanc
Qui alors lève les yeux pour se voir pleurant
Le visage de la mère des mondes souffrants

Qui ose rire comm' un enfant attardé
Sans souci et sans lendemain et sans passé
Qui ose être libre sans destin fixé
Et se moque des vers et de l'éternité

LES OUBLIÉS

Les élections passées tu oublies le savant
Le poète appelé par les pauvres gens
Pour parler à tous et chacun de la vraie vie
Sur les places le libre cherche des amis

Car pour faire pays nous sommes tous ici
Travailleurs à égalité pour nos enfants
Tandis que les nantis nous ignorent polis
Et que leur mépris estime notre comptant

Nous ne sommes pas riches mais très très nombreux
À oublier nos libertés quêter sans fin
Notre pain et nos joies et tous nos jours affreux
Parce que l'argent commande aux plus malins

Nous les gens nous vous portons sur nos épaules
Nos bras chargés d'offrandes et de cris d'enfants
Nous errons les dents serrées entre les pôles
Les vents mauvais nous refoulent impunément

Ô l'heureux oiseau qui par son chant habile
Vol' au-dessus des clôtures des cultures
Voit nos marches et emporte nos murmures
Et les Soleils se couchent pour se relever

Nous faisons de nos terres un mince tablier
Car le travail ne peut attendre l'ouvrier

Nous faisons de nos mers un vaste encrier
Pour que notre poète savant puisse crier

Crier hourras je sais et je suis délivré
Pour ne pas obéir au destin imposé
Par la terrible paresse de volonté
Que possèdent tous les exilés sacrifiés

Nous n'errerons plus sans pays ni sans langue
Nous serons pays là où nous sommes chez nous
Personne ne nous dérange ni demande
Qui nous sommes d'où nous venons que faisons-nous

Les poètes sont à la rue

Car la rue est aux poètes

Les artistes font des rimes
Leurs vers secs ont triste mine

La rue laide grimace
Les lumières agacent

Je crie de faim à la une
Les gens parlent de la Lune

Les musiciens plaisent aux chiens
Pour un os ils vendent leurs biens

La ville puante conchie
Des agents culturels polis

Rien qu'un seul mot pour tout dire
Parleur qu'on doit bien maudire

Des paroles qui s'envolent
De la bouche des idoles

Faut mettre l'oiseau en cage
Liberté fait des carnages

Les peintres dessinent des seins
Cachent les gros tétons du bien

Le sculpteur modèle l'acier
De la justice crucifiée

Toujours plus malheureux que vous
L'homme libre devenu fou

Le client arrivé dernier
Sera dépouillé le dernier

La vie est une mendiante
Quête les âmes vivantes

Car il faut naître d'un ventre
Vivre sur Terre que diantre

Les poètes sont à la rue
Car la rue est aux poètes

LE NOM D'UN CHIEN

Elle entre sans frapper, y a pas de porte entre nous
Je lui dis qu'elle est belle pour qu'elle me regarde
Elle se retourne et je me perds dans son visage
Ses yeux noirs et les vagues rougies de ses lèvres
Elle sait que je suis sauvage et m'apprend la liberté

Elle danse un rythme nonchalant
Le Soleil nous attend sur la place
Sa robe glisse sur sa peau soyeuse
Elle tresse une natte de ses cheveux de jais
Et moi chiffonnier je porte joyeux mes hardes

Elle sourit et gambille
Te presse pas je veux regarder le paysage
Le ciel bleu de Paris les yeux de la grisette
Je tangué dans le roulis des pavés
Elle regarde le ciel en nouant son fichu turquoise

Je fais une chanson si elle mime une danse
En me prenant la main elle sautille le long du ruisseau
Ma guitare et mon baluchon balancent en cadence
J'allonge mon pas au trot de cette cavalière
Elle sera fière de moi quand je chanterai au retour

Ne t'en fais pas Dihya que je lui dis
Chaque jour qu'on vit c'est une fête
Même dans le gris un rayon de Soleil est allumé

Moi, je peinturlure la ville avec ses titis
Les jours que l'ouvrier fait avec son cœur en musette

La belle journée en liberté fait la coquette
Elle saute à cloche-pied riant de la Terre au Ciel
Elle marche à mon bras et se marie à mon génie
La muse musicienne inspire mon souffle
Les notes volent dans le vent de ses rires

Et s'il fait mauvais le temps vient m'avertir
Vague de larmes où boire le chagrin
Ma lyre pleine au creux de ses seins
Pince les cordes de ma rude maîtresse au bois blond
Pour la faire chanter et arrêter toute cette pluie

Nous voici installés Dihya Wanka, et moi, Marcel Kleb
Goualant la chansonnette aux chalands pressés
Des vagabonds errants se posent sur la chaussée
On nous voit à tous les coins de rue dans les patelins
Faut profiter des occasions autant qu'on peut

Avec mes zigs la poisse s'éclaircit
Les poltrons baissent le ton arrogant de leur jactance
Ici l'on offre sans compter votre portrait sur mesure
Et les marrons auront leur poire en confiture
Si les quidams ne trouvent pas leur vague à l'âme

Mais les artistes embobinent l'humeur râleuse de la
rue

Et les saintes Nitouche et les gais rupins d'la neuille
N'auront qu'à mater les macs coquins et serrer leur
bourse
Sous les étoiles dansent les pierrots et la Grande
Ourse
Marcel le gavroche donne des frissons à la Môme

Dihya exprime le mélo des larmes de son mouchoir
Les badauds ouvrent la bouche pour boire la rosée
Du soir tombe derrière les monts de piété
La Lune pâlotte souriante et un rayon de Soleil resté
allumé
Pour une muse insensée

Terre mère tourne le manège des cieux attendris
Le vent fait siffler les moulins et les meuniers farinés
Dansent avec les boulangères aux fesses de pain
Tandis que les maçons signent leurs façons dans la
mie
Du temps pour marier les cathédrales de la faim

Lève haut ton chapeau et passe au voisin le bonjour
Sur la place tu auras croisé plus d'un bel amour
Mais celui des gavroches et chiffons tu n'en trouveras
Que sur le parvis du ciel où les moissonneurs de la
joie
Ramassent leurs poches pleines d'inquiètes blessures

Je ramasse l'argent, range ma guitare

C'est l'heure de manger

Le bourgeois sort de sa banque et les bureaux
encombrés

Délivrent leurs actionnaires et les bourses dévaluées
Dans le fleuve argenté des lumières et de la
prospérité

Viens mon beau faut rentrer dans notre quartier

Nos amis nous attendent pour payer la tournée

De la nuit jusqu'au lever du jour

Nous buvons notre bon alcool des mots

Plumes d'anges sur l'aile de la destinée vogueront

Les mots sont trop souvent des généralités qui
servent

À gouverner les êtres vivants sans les nommer

Les parleurs pour paraître savants utilisent les sots

Ce qui ne signifie rien prend le sens de l'idiot

Ne dit rien mais le dit comme il faut et plait aux
animaux

Ainsi l'on parle de femme, d'homme, d'enfant, et du
vent

Tout dans le même sac vide du tout va communément

Pour cause à défendre et jouer avec les sentiments

Des foules abruties prêtes à tous les vils serments

Qui font de l'humanité le pire des emmerdements

Les prétendants au pouvoir sur les peuples dictateurs

Combinent divines promesses et corrompent les
cœurs

Les larbins sucent la moelle et se placent en voleurs
Pour une place au pied du chef trompent les leurs
Et leur servent de bonnes excuses pour tous les
malheurs

Ainsi les familles les patries les gangs sur la Terre
Offensent l'amour salissent la beauté dans des
guerres

Torturent l'enfance tuent la jeunesse créent des
frontières

Leurs artistes composent des œuvres pour les
cimetières

Le dieu si gourmand dans les cieux est repu et
prospère

Les mots sont les mots le bon bien l'idiot un cancre

La parole vole au vent l'écrit se noie dans l'encre

Le poète enfante un poème faim au ventre

L'entière humanité souffrante reste au centre

Du langage des tribuns se méfie la vie, que diantre

L'ARCHE OUVERTE

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?

L'enfant qu'il relève quand il est tombé ici

Où ses bras, parents de l'être, lui donnent vie,

Aujourd'hui, le premier cri d'un monde naissant

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?
S'il s'essuie une larme et les yeux flottants
Regarde à la fenêtre naître printemps
Un vieil orage, nostalgie de revenant

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Dans l'attente que délivre son bon vouloir
Il dit ça va j'attendrai jusqu'à la marée du soir
Et la mer remue sous la vague en hurlant

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Il est là sur le quai du port l'air flamboyant
Le navire est prêt pour la mise à l'eau
L'homme gris au long cours attend le matelot

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Les vents apportent leurs présages sans doute
Il n'avalera pas les fumées des redoutes
Car les pères forts demeurent les plus sages

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Non parce qu'il n'a pas de raison pour aimer
Son intérêt est dans un ailleurs enfermé
Il se surprend lui-même à chanter l'enfant

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?
La mélodie jaillit des sources du dedans
Musique égraine les notes de son nom
Papa dépose un doux baiser sur son front

Un père, sait-il pourquoi il attend son enfant ?
Oui, et il tremble des frissons de la joie
Inquiétude guette le bruit, le moindre quoi
Le père tient ouverte l'arche de la loi

HUMAINS

Nous recevons tout du ciel et de la terre
Des dons à offrir des enfants à cultiver

Apportés par le vent et bercés par la mer
Les présents de l'eau et des fruits à manger

Mais l'imagination trop bien nourrie de feu
Repeint le ciel déchire la terre les yeux

Des amoureux mélangent leurs larmes salées
Parce que des cœurs secs viennent tout leur voler

LA RÉPÉTITION

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

L'humain a découvert la révolution
La Terre tourne sans s'arrêter
Autour du Soleil

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

Les humains tournent en rond

Autour des rois
Immobiles

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

La rue tourne au milieu des maisons
Les crimes naissent entre les murs
Et les enfants marchent vers l'horizon

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

N'écoute pas celui qui dit qui m'aime me suit
Si tu dois voter vote pour toi pas pour lui
Surveille-le comme un employé servile
À toute fin il doit t'être utile
Nomme un responsable et réponds de toi
C'est toi le patron qui jugera de la loi
Il devra tout sans compter te donner de lui
S'il te trahit mets-le à la porte ici
Ton argent ton pays tes valeurs toujours toi
Tu sais tu ne feras pas bon feu de tout bois
Donne le peu que tu possèdes aux autres
Que les autres t'accueillent comme apôtre
Des richesses peu importe la quantité
Toujours dans ton cœur demeure la qualité

La farine de chacun fera du bon pain
Joie de vivre partage de tous les humains
Si tu restes curieux de tous les autres
La curiosité est bonne apôtre
Pas de chef alors mais de vrais responsables
Citoyens ni bons ni mauvais équitables
Le juste au milieu de ses semblables
Fait du mieux que tu peux le formidable
L'ordinaire des jours et toujours aimable
Si tu peux t'aimer tu mettras la table
C'est dans ta vie unique toi le seul vrai boss
Tu décides ce que tu fais avec tes os
Jamais personne ne mourra à ta place
Ne joue pas au poker si tu n'as pas les as
Simple prudence est une belle muse
Tu vivras longtemps si ton génie en use
Maintenant il te restera toujours l'amour
Peu importe l'heure ne compte pas les jours
Si tu es vaillant la vie t'accompagnera
Paresse de volonté ne te séduit pas
Jusqu'à ta mort femme fidèle en accord
Musique te quittera au dernier accord
Le courage vient tu mot cœur et le bonheur
Des travailleurs de la lutte contre malheur
Prophètes ont parlé tu te remémores
Les paroles qui ne s'adressent pas aux morts
Mais aux vivants tu leur dis de changer le sort
Il vaut mieux vivre dedans soi que dehors
Ton pays c'est toi et tu aimes ton pays

La patrie est une prison un ennemi
Ton meilleur drapeau c'est le beau drap de ta peau
Tu sais l'amour d'un jour ça n'est pas de l'amour
Alors crois en toi et le ciel t'expliquera
Que ta tête marche avec tes pieds ici-bas

LE MONDE

Le monde n'existe pas
Il n'y a que des pays déchirés
Et des haillons par millions
Et des bouches sèches salées
Et des femmes-terres violées
Des désespérances silencieuses
Le monde n'est nulle part
Mais des bourgeois orgueilleux
Des serviteurs zélés
Des bourgeoises monstrueuses
Des gigolos salauds
Des armées de pauvres

Le monde n'a rien de nouveau
Le Soleil est une pièce de un dollar
La Lune un vase de nuit
La mer écume les rêves
La terre vomit l'espoir
Les vivants agonisent

Le monde c'est du vent
La poussière des ossements
L'eau des égouts
Les paroles muettes
Les parleurs de plumes
Des bêtes à poils

PEUPLE DE CLOCHARDS

Je fais ce que je peux
Laisse tomber les étoiles
Pour relever la nuit
Parle pour ceux
Qui ne parlent pas

La nuit n'est pas faite pour dormir
Quand tout le jour a crié de faim
On vit d'espoir et c'est l'arnaque

Je suis triste pour vous les amis
Désolé de ne pouvoir rien faire
Avec mes petits bras
Et ma grande gueule
Maudite galère

Les choses sont faites pour être volées
Faut faire sa place tout seul
J'devrais r'garder autour de moi

T'es beau comme un olivier
Enlève ces lunettes je ne vois pas qui tu es
T'es beau comme un olivier

Domage que l'orchestre ne joue pas
Où sont les enfants
Au marché des gourmands !
Au marché des gourmands !

La cause c'est nous autres
La belle langue tarabiscotée
Pour fleurir les tombes
T'aurais dû frapper à ma porte
Je t'aime comme t'es

La police est là pour servir et protéger
Il n'y a pas à en faire un évènement spécial
Ils ont au moins de l'imagination et de l'astuce
Maudite galère

Je ne suis rien qu'un étranger
J'ennuie avec mes chants d'oiseau
Bonne fête à celui qui n'a pas les joues creuses
Qui lui font mal s'il ose sourire

Fais ce qui te plaît
Tout ce qui te plaît
Mais surtout
Ne cause pas de peine
Ne cause pas de chagrin

Le poète marche pieds nus
Il invente des réponses
Aux questions de l'imagination

Peuple de clochards
C'est toi qui es désintégré

Tu marches à côté de tes chaussures trouées
Tu émigres depuis une éternité

*Et dessus le tapis de poussière, les êtres humains
sont devenus des clochards dans les cités sans
mémoire.*

Pour innover faut inventer
Entretenir les outils
Corps et voix et esprit
Prendre une page blanche
Tracer un cercle
Une place publique
Mettre le poète
Et le grand public
Au centre du cercle
Prendre acteurs
Et musiciens
Et gueuler !
Gueuler!

AU PEUPLE

Au chômage et à la diète
Couvert de boue et de dettes
Voici le travailleur honnête
Sans avenir ni bien-être

Chaque jour à quêter du pain
À mendier l'hospitalité
À user ses souliers
À mâcher le même refrain

Je suis un être humain
Alors je tends la main
Quand j'espère demain
Je garde ma faim

J'avale mon sourire
Et crache à mourir
Ma maudite balade
Dans la rue malade

Personne n'a entendu
Personne n'a vu
Personne

Au pays du mauvais goût
Les exploiters tuent beaucoup
Au pays des ignorants
Les petits chefs sont croyants

Au chômage et à la diète
Couvert de boue et de dettes
Voici le travailleur honnête
Sans avenir ni bien-être

Ce n'est pas le froid de l'hiver
C'est ton cœur de pierre
Ce ne sont pas tes excuses
C'est moi qui accuse

ENVOI

Si tu écris avec les gens
Tu seras là demain chantant
On ne meurt pas facilement
Quand on est dans le cœur des gens

Quand on souffre pour écrire
Travaille pour ne pas mourir
Nous apportons de quoi nourrir
Le cœur seul battant pour rire

Le poème touche les gens
La pensée vient en dansant
Illumine tout le dedans
La solitude fout le camp

HUMANITÉ DU VENT

L'homme vent ne s'agenouille point devant des reliques et encore moins au pied d'un autre humain. L'homme vent se tient debout devant le Soleil.

Rien ni personne ne s'interpose entre le grand mystère de la création et l'homme vent.

Car l'homme vent est l'interprète de ce que le poète savant lui apporte avec ses paroles.

Je suis l'homme vent sur mes chemins de traverses, ma muse liberté guide mon cœur et les émotions du voyage inspirent mes propres pensées et alors mes mains fabriquent mes œuvres avec l'art du génie.

Vivre est un métier que les maîtres compagnons transmettent aux dons que chacun peut offrir à l'Humanité.

L'homme est l'animal de race humaine libre de son passé car il reçoit le présent en cadeau et jouit par amour de la beauté, sans possession que sa propre vie et sans être un autre que lui-même.

LA LANGUE DE L'AMOUR

La langue de l'amour parle du cœur des amants, elle dit non à tout même quand il faut dire oui, elle résiste et fait perdre toutes les guerres, elle tient dans ses bras tous les enfants, elle sucre l'amer des jours, elle adoucit la dure nuit, elle ignore les murs, elle a l'Univers à ses pieds, les dieux l'ignorent, les bêtes l'adorent mais ne la parlent pas encore. La langue de l'amour n'a pas de mots étrangers au mauvais sort. La langue de l'amour demeure dans le palais du poète, elle est une humble savante qui sert la beauté à la table de l'Éternel.

LA VIE CAPITALE

La Terre est notre pays
Tous les pays sont nos pays
Toutes nos villes tous nos villages
Sont nos capitales
Mon manteau de vagabond pays
Là où je suis dans ma marche
D'un pays à l'autre ami
Pays égale pays
Égalité des amis
Joie capitale
Tout le monde
Toutes les femmes
Tous les hommes
Tous nos enfants
Tous humains
Nos mains
Notre monde

DE LA NUIT À LA LUMIÈRE

Pour l'oiseau harraga des airs
Soleil brûle les frontières
Les clôtures des cultures
Liberté de la nature
Où les hommes savent vivre
Toutes les femmes sont libres
Pour l'oiseau harraga des airs
Je brise les portes de fer
L'oiseau reviendra au printemps
Quand l'amour sera dans le vent
Il n'y aura plus qu'un pays
Dans l'Univers au paradis
Pour l'oiseau harraga des airs
Le mouvement nécessaire
Comme une âme en peine
Erre sur la terre pleine
Crie au ciel son droit au bonheur
Prisonnier des mauvais seigneurs
Pour l'oiseau harraga des airs
Je chante comme les trouvères
Qui enseignent la liberté
Qui pour tous exigent le droit
De la beauté et de la foi
Pour l'oiseau harraga des airs
De la nuit à la lumière

CONSOLATION

Le Soleil pleure la pluie grise chagrine
Le mauvais œil brumeux cache les amoureux
Et leurs baisers mouillés goûtent le miel du ciel
Bleu dans les yeux ravis du jour qui sommeille
Beauté et Amour écrivent une comptine
Une berceuse pour liberté des heureux

POÈME SERVI

Un poème console comme un verre de vin
La farandole des ennuis des lendemains
Dans la vie il n'y a pas qu'un seul chemin
Ressers-toi un vers de poésie ta catin

ADDITION

Tu peux compter les jours mais pas tous tes amours
Quand on a bien vécu on dit si j'avais su

NOTRE DAME DES PLEURS

Une belle ruine où croassent les corbeaux
Elle a bonne mine avec ses oripeaux
Esméralda danse dans la lumière d'eau
Dans la niche de pierres du vieux Quasimodo

Cosette et Gavroche la connaissent à fond
Toutes les misères y reposent leur front
Des hirondelles au printemps qui y refont
Toutes les faims plus vives avec leurs démons

Le ciel toujours pardessus les trous des pierres
Le vent porte parole à toute la Terr'
Du cœur volontaire monte une prière
Pour que de pain l'éternité jamais n'espèr'

Les petits fanfans des ruisseaux du grand Paris
Jouent juste pour oublier leurs parents démunis
La prison de la mauvaise foi ennemie
Qui sacrilège ignore tout de la vie

Pierres sur pierres les travailleurs de la sueur
Construiront les bons pardons du riche seigneur
Des étrangers vanteront les belles heures
Où la lumière sans ombre brûle les rieurs

Poètes sans noms savants ignorés des rois
Vos vitraux laissent passer la science reine
Vos mélodies nourrissent terre sereine
Artisans de la maison des joies et des peines

Notre Dame des Pleurs perdue sur la Terre
Nous te donnons tous notre cœur pour te plaire
Fais ce que tu veux pour tes cieux et espère
Nous penserons de l'ombre à la lumière

Ce que je ressens maintenant c'est que nous devons nous rassembler autour de quelque chose qui symbolise la joie de vivre toujours. Nous devons rassembler nos ancêtres que les violences colonisatrices ont reléguées aux oubliettes.

Ce que je ressens c'est que nous, les peuples, c'est-à-dire tout le monde, nous avons plus que jamais besoin de retrouver notre dignité dans l'accomplissement des gestes simples du vivre ensemble.

Ce qui fait nous autres, c'est : se sentir vivre, dans le passage obligé de l'éternité, entre les minutes mécaniques des travaux et des jours.

Réinstaller nos horizons infinis devant la ruine des murs aveugles des soumissions et ouvrir le ciel à nos morts inconsolés.

Naître sans peur.

Vivre sans peur.

Mourir sans peur.

*J'en suis encore à aujourd'hui et à ce que je fais
de bien maintenant.*

LES GENS ONT FAIM

Les gens ont faim, la vie appelle, je reste avec le monde qui inspire ce que je me dois d'écrire, les muses me guident exclusivement et le scribe que je perfectionne - comme un outil, traduit en lettres avec syntaxe appropriée à mon sujet, traduit le Monde pour le monde.

Je me dois de trouver des paroles qui vont sur les places, dans les lieux de vie. Je me dois de capter l'attention par les sons, les images produites par l'assemblage des sons, la réflexion par le déchiffrage du dire, la compréhension de la parole offerte en don, et avec des gestes qui ouvrent tous les horizons possibles à la curiosité et, enfin, dans cet échange momentané, cette création spontanée de ma relation au Monde, faire sens du présent qui nous est offert en éternité comme seul cadeau - d'un paradis que nous cherchons tous à nous approprier, et alors je dis, je

chante, tandis que le sable coule de nos mains, que l'eau emplît nos bouches et que le feu brûle nos cœurs, tandis que nous nous retrouvons sur la trace éphémère du cercle où je porte parole, au monde du Monde, et où le monde se refait.

Au travail, les artistes ! La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes ! Au travail ! On part à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si l'on lui laisse le pouvoir de se taire.

La culture ne sert plus qu'à reproduire les rapports sociaux, voire à confirmer l'écart entre les riches et les pauvres.

L'intelligence politique des citoyens – leur capacité à critiquer et non pas à approuver – n'est plus jamais requise dans les procédures dites « de participation ».

Les spécialistes confisquent et écartent le peuple hors de l'espace public. Le peuple n'est plus autorisé à produire du sens, il y a une mise à mort.

Nous sommes des citoyens critiques, et donc politiques.

Il y a l'envie de faire et d'apprendre.

Il y a des gens qui sont là pour développer une pensée critique; il y a une effervescence intellectuelle où tout le monde cogite, un bouillonnement incroyable, et l'impression d'être un adulte et que ce que nous disons compte. Nous n'arrêtons pas de proposer des choses, de modifier les discours : nous sommes tous chercheurs et trouveurs.

POÉSIE DANS LA CITÉ LA CRIÉE DE POÈMES

Loïc Lalouette : *« Ce matin, comme chaque matin, je me nourris de quelques vers. Un poème, c'est plonger dans l'univers du poète. Pierre Marcel Montmory, un grand Ami de Félix Leclerc, un immigré au Québec, en provenance de Varsovie, est un homme-vent, qui écrit à l'encre rare de l'indignation, pense comme je pense depuis mon enfance. Ses mots me réconfortent, m'apaisent car ils me font oublier ceux des « menteurs drogués au pouvoir et à l'argent ». Si je ne suis pas un homme libre comme l'oiseau, faute d'avoir des ailes pour construire mon nid, il me plait de croire que je suis un homme-vent, plus que jamais la tête en l'air, les pieds sur terre. Et quand je lis l'auteur à propos des identités et du nationalisme exacerbé, je comprends mieux pourquoi je suis heureux partout où j'ai décidé librement de vivre. « Le locataire sans terre a toutes les maisons sous le toit du ciel ».*

La poésie est dans tout et dans tout le monde.

« Les gens qui se prétendent artistes devraient exercer dans les milieux de vie, sur les places publiques, dans les cafés... devant tout le monde, il

faut redonner sa première place au poète et au grand public. La première qualité d'un artiste est le don de soi aux autres, le don sans intérêt. Aimer pour aimer, chanter pour chanter. La poésie se donne ! Et peu importe la quantité si la qualité demeure. La mer est un grand encrier où chacun peut y tremper sa plume et s'envoler avec son chant d'oiseau par-dessus les clôtures des cultures. Les mouettes n'ont pas de sépulture parce qu'elles n'ont comme drapeau que l'écrin du ciel et vont comme des dieux dans le vent de l'éternel ».

Les véritables poètes ont reçu don gratuit à leur naissance et, vivants avec nous, leur génie leur souffle le poème quand ils sont inspirés par les muses. Et ce que je viens de dire est de la poésie parce que la poésie est le même mot que : la vie.

Porter parole au milieu de notre peuple avec les mots du jour.

La culture humaine n'est pas un jeu récréatif mais l'art de vivre lui-même, et le poète véritable est celui qui paraît là où on ne l'attend pas - et le poète est celui qui repousse le mal, guérit, charme, provoque l'amour.

LA CRIÉE DE POÈMES doit servir la parole en ces temps de communication où le banal, le convenu et l'idiotie généralisée font consensus dans une langue qui inclut une mise en abîme de silence et l'oppression systémique de l'individu face au troupeau.

La communication, dans notre art de vivre, dans le commerce humain, existe lorsque le poète et le grand public sont au centre du cercle et que l'interprète dit ce qu'il se doit de dire quand il est temps.

Place au poète qui, sans tambour ni trompette, sans permis ni courbette, déambule et crie : la vie !

LE DERNIER VOYAGE D'UN TROUVEUR

Je me remémore mes ancêtres trouveurs qui arpentaient la Terre d'un quartier à l'autre et portaient parole à leurs gens pour en faire des pays.

Ces poètes chantaient parfois quand le sentiment profond vibrail dans leur corps fait poème, et ils s'offraient en dons comme la nourriture fraîche des travaux et des jours.

Ce dernier voyage du trouveur - quand sa voix s'est tue au bout de son souffle, me rappelle à mes chemins, et je continue, ma marche, reposé par ses dernières paroles - ses paroles qui suivent les miennes derrière chacun de mes pas, dans ma hâte de satisfaire mes besoins élémentaires comme l'eau, le pain, l'habit, le sommeil.

Le trouveur versifiait la vie car il en récoltait tous les fruits, les plus sucrés et les plus amers aussi, par brassées il remplissait sa besace et alors, à l'arrêt, sur le seuil hospitalier de quelques humains, il en ressortait l'essence neuve des mots frais sortis de l'âtre de son cœur et les humains les écoutaient comme les oracles sortis d'une arche douée de raison.

Les égarés devenaient naufragés volontaires et l'arche le sanctuaire maternel de leur pays où, désormais, ils prenaient des noms de capitaines pour enseigner à leurs rejetons les nobles manières pour atteindre le beau.

Le trouveur n'avait pas non plus accepté de troquer son âne contre une machine à bruits puante qui défonce les paysages et fait fuir les oiseaux. Il a préféré l'éternel amour à l'éphémère progrès.

Il a marché à pied comme marchait l'humaine déchaussée. Alors, il a gueulé comme je gueule aussi, après les gens qui se sont laissé passer le licou, et qui ont vendu leur intelligence pour une idée à la mode, et qui courtisent des fantômes, idoles des cupides que la malice inspire.

Mais que faire quand on a que sa gueule et ses deux bras pour battre l'air ? Que faire quand la raison sans cœur enferme les mots et sort les armes ? Que faire quand l'égaré accuse ses guides de l'avoir perdu ? Que faire ?

Des poèmes ! Des poèmes neufs qui naissent de la source d'un cœur libre, dont les mots sont l'eau de la bouche et que la langue clapote en les éjectant !

Dire le dernier dire que - si l'on ne l'a pas entendu, les ténèbres s'épaissiront et allongeront la nuit qui paraît déjà interminable.

Le dernier voyage, le dernier pas avant la victoire sur son temps, qui n'aura jamais fatigué les marches des valeureux et, au matin suivant, se lève un pays mêlant ses gestes aux rayons du Soleil infini.

Et pourtant il brûle le désir que l'on réproue tandis que la Lune adoucirait la rugueuse caresse des guerres contre soi-même.

Et le trouveur allume sa pipe de haschich, pour se cacher derrière l'écran de fumée de son siècle. Son siècle traversé des lumières qui ne brillent que sur les étoiles méritées des héros, une nuit à jamais blanche, où le veilleur - le poète, entretient le feu de l'amitié, le feu autour duquel se partage l'eau, le pain, l'habit et le sommeil.

Poète ! Tu m'écoutes, je suis assis près de toi dans la lumière des flammes et je parle comme pour me prouver ta présence, car mon chagrin est immense et menace de me noyer plus loin.

Au bout de mon souffle, y aurait-il une joie ? Oui, tu me dis oui, oui, à la fin du poème tu auras créé un Univers où les pays étrangers vont ensemble faire une terre d'exil pour ceux qui ont échoué dans le silence absolu de la modernité, tandis que les poètes se relèveront de leur échouage après que leur sentiment ait migré dans leur poème.

Mais qui écoute avec moi les vers étranges de ce poète ? Les anciens à l'oreille curieuse et doués de parole; les anciens qui transforment tes dires en parlure familière, et les nouveaux mondes - enfants qui imitent les ancêtres, en mimant leurs mots et chantant leur naïve joie - à laquelle ils ajoutent les gestes des travailleurs en route sur tous les chemins qui se feront dans ce jour.

Dans le dernier voyage d'un trouveur, ma parole n'est plus prisonnière, mes mots sont choisis, ma lecture est sereine.

Par ma fenêtre j'entends le bruit de la place publique rendue aux marchands et je tends l'oreille, je ne perçois que des paroles essoufflées, des murmures enfantins éteints, des cris de gorges serrées, et, et le silence pesant du bruit assourdissant de la machine qui produit des signaux de rassemblement, des hurlements de sirènes, des avertisseurs de charges, comme si plusieurs troupeaux se croisaient, allant vers des destinations reconnues seulement par des intelligences muettes.

La nature bout de tant d'embrassements que j'allume un contre feu pour éteindre cet incendie ultime. C'est le début de mon voyage, les premiers gestes de mon poème d'aujourd'hui, les premiers mots de ma vie.

Après le dernier voyage d'un trouveur en poésie.

Pierre Marcel Montmory – trouveur

La poésie dans la cité est affaire de poète.

Poésie et science inséparables.
Le savant et le poète même personne.

Pierre Marcel Montmory – trouveur –

Notice biographique :

(Né le 30 Octobre 1954 à Paris)

Enfant de la balle, acteur; directeur technique; peintre; photographe, écrivain. Entrepreneur de spectacles; professeur d'art dramatique. Il offre ses spectacles sur les places publiques depuis 1964. Grand maître de théâtre et de musique. Auteur de fantaisies théâtrales, de contes musicaux, de poèmes, de nouvelles et d'articles divers. Vit à Montréal depuis 1994. Éditeur du Journal de Poèmes de Montréal distribué gratuitement. Donne des récitals de ses musiques, poèmes et chansons à Montréal avec son fils Antoine, compositeur et interprète.

Couverture du livre :
composition de pierres du mont Safoon
en Syrie par le sculpteur Nizar Ali BADR.

CRIÉE DE POÈMES

Poésie La Vie

Pierre Marcel Montmory Éditeur

2019 ISBN 978-2-924985-54-0

www.poesielavie.com

Email : poesielavie@gmail.com

MONTMORY



CRIÉE DE POÈMES